

LA TRAVERSEE DU SAHARA EN SOLITAIRE

Nom : Arthaud.
Prenoms : Jean-Marie, Benjamin.
Né le : 24/8/1955.
A : Boulogne-Billancourt.
Signes particuliers : néant.
Situation de famille : Célibataire.
Courrier : 28 rue de la Tour - 75016 Paris.

10 000 KILOMETRES DE DESERT

Quoi de plus voluptueux que de rêver à une promenade sous un soleil torride, lorsqu'on regarde tomber la pluie de sa fenêtre!!! Quoi de plus enviable pour un motard que d'enfourcher sa moto sans casque, sans gants, sans combinaison, simplement avec un vieux jean, une chemise et des chaussures de tennis!!!

C'est ce que je me disais il y a quatre mois, lorsqu'un dernier orage fit déborder le vase. Ce jour là fut le début d'une nouvelle existence, d'une petite aventure.

Gargariser de mille et une lectures d'aventure et de voyage, je n'avais que l'embarras du choix. Ce fut au cours de discussions avec des camarades qu'est née en moi l'idée de traverser le Sahara en solitaire.

Lorsque des dangers que ce périple présentait, je préparais minutieusement ma moto. C'était une Yamaha trail 250 DT2, qui avait déjà 9 500 kilomètres de ballades et de circulation urbaine. Lâissant Marseille sous un beau soleil, je débarquais à Alger sous une pluie diluvienne. Non préparé à ces conditions atmosphériques, je me trouvais désemparé au milieu de ce déluge. Plus qu'une solution : descendre le plus rapidement possible pour trouver un temps clément.

Les premiers kilomètres sont les plus pénibles. Crispé, nerveux, mes gestes sont maladroits, désordonnés. Les vitesses passent mal, je donne des petits coups de frein pour rien, je surveille le compte tours, le ron-ron du moteur, bref, j'ai le trac...

Hélas les ennuis me poursuivent! Parti pour trouver la chaleur, je me heurte à la neige et au froid!!! Dans les chaînes montagneuses de la haute Kabylie même en avril la neige persiste.

Beaucoup de récits mentionnent la noblesse de ces grands hommes. Vivant autrefois de razzias, ils se sont habitués à une existence guerrière. Ils ne partent jamais à chameaux sans leurs armes, symbole de leur dignité. Une tacouba, sorte de sabre d'un mètre de long et huit centimètres de large, à double tranchant, pouvant vous décapiter un homme d'un seul coup; un poignard porté sur l'avant-bras gauche; un bracelet porté dans le haut de l'avant-bras droit, surmonté d'une obsidienne, pierre très dure, qui une fois affûtée en forme de pointe de lance, sert à égorger l'adversaire en l'attrapant par le cou; enfin une bague très pointue servant dans le corps à corps.

Le chameau est lui aussi paré de sangles, tissées avec du poil de chèvres terminées par de gros pompons brodés, de sacs à provisions en cuir finement peints, d'une selle surmontée de la fameuse croix du sud, à laquelle est accrochée une gamelle en cuivre servant à puiser l'eau et à la boire. Il n'est pas rare de voir surgir à l'horizon ces hommes tout habillé de bleu, juchés sur le sommet de leur chameau, à l'allure fière, sillonnant d'un pas lent et majestueux cette terre et ces roches brûlantes de soleil.

J.-M. ARTHAUD

Je me retrouve dans quarante centimètres d'une belle poudreuse, derrière une longue file de voitures bloquées au milieu de ce paysage « alpin ». Avancant péniblement, à cause de mon chargement, j'arrive en tête du peloton, où se trouve un pauvre chasse-neige démolé, enlisé, abandonnant toute tentative de dégagement dans ce pays qu'il ne reconnaît plus.

Le chauffeur des ponts et chaussées me conseille d'attendre la fonte. Je suis littéralement gelé, mon choix est rapide : au lieu d'attendre le dégel, je préfère en finir avec les cinquante kilomètres qui me séparent de la plaine.

J'ai du mal à distinguer les bas côtés de la route, et je mets cinq heures pour arriver à Boghari. Là une seule chose me préoccupe : me réchauffer. J'entre dans un bain maure, couvert de neige, avec ma moto, que je ne veux pas abandonner dans la rue.

La descente ensuite se passe très bien jusqu'à In-Salah. La route

est goudronnée, excellente, et l'on arrive à pouvoir faire quatre cents kilomètres sans avoir à tourner le guidon; de quoi s'endormir!

PREMIER CONTACT AVEC L'ENFER

Parti à quatre heures de l'après-midi d'In-Salah, à la fraîche, comme disent les gens du pays, en direction de Tamanrasset, je ne tarde pas à découvrir les difficultés de la piste. Le décor qui m'entoure est grandiose. Je me rappellerai toujours le moment où j'ai abandonné le goudron, dernier lien de la civilisation que je quitte, pour me laisser guider par des fûts de deux cents litres, peints en blanc et rouge, placés tous les deux kilomètres, comme les cailloux du Petit Poucet. J'avais prévu trois jours pour atteindre Tamanrasset, distant de sept cents kilomètres, ma moto chargée au maximum, avec ses cinquante huit litres d'essence et mon matériel. Comme nourriture j'ai emporté uniquement six kilos

d'oranges, quelques dattes, un peu de fromage touareg, et trois litres d'eau.

Il fait très chaud. Je suis obligé de manger une orange tous les vingt-cinq kilomètres. Le plus pénible est ce dessèchement de la gorge, j'ai l'impression d'avoir une angine aigüe! mais les fameuses oranges sont très efficaces : un quartier et le mal passe. Hélas, dix kilomètres plus loin, je sens cette apreté qui me revient. Boire de l'eau est inefficace, il faut mâcher en déglutissant. J'ai le palais qui se durcit et la langue toute molle; c'est très dur et angoissant. Et puis il y a cette sacrée tôle ondulée!!! l'effet que je ressens en passant dessus est celle d'un vibromasseur!!! Aucune synchronisation n'est possible, même à grande vitesse. La meilleure solution, passer à trente à l'heure pour éviter de tout casser.

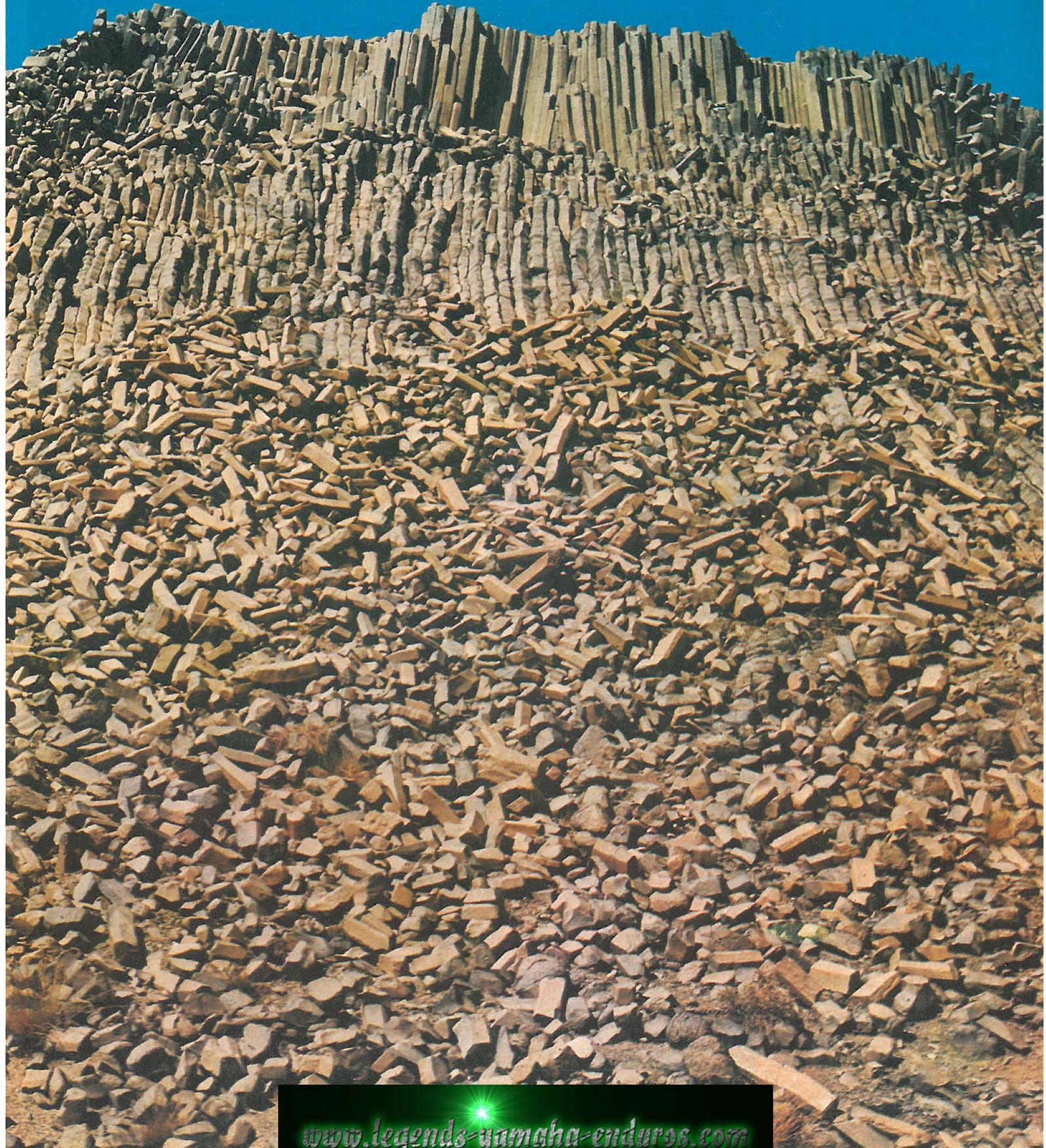
Ayant emporté les cartes détaillées de l'I.G.N. (institut national géographique), je décide de naviguer hors de cette piste exécrable.

J'emprunte les oueds, faisant du slalom pour éviter les touffes de joncs qui verdissent leur lit, trouvant ainsi un terrain relativement praticable. Le plus dangereux, ce sont les cuvettes de fêch-fêch que je ne peux éviter, c'est une poussière de sable pourri, si légère, que lorsque l'on marche dedans on enfonce jusqu'au genou. Inutile de dire l'effet produit lorsqu'on arrive dedans à soixante kilomètres en moto!!! mais la Yam passe, le moteur recouvert, le sable volant partout.

La route est magnifique en arrivant vers Arak. Là, au bord de l'oued, vivent sous des tentes, une quinzaine de touaregs. Ils s'occupent de leur troupeau de chèvres, et cultivent quelques

Au cœur du Hoggar, au-dessus de l'oued Ilamane, curieuse cristallisation de roches de section exagonale, se dressant telles les orgues d'une cathédrale. Les touaregs utilisent ces colonnes de pierres, uniques en leur genre, comme piliers pour construire leurs marabouts du désert.

ADVENTURE



www.legends-yamaha-enduros.com

AVENTURE

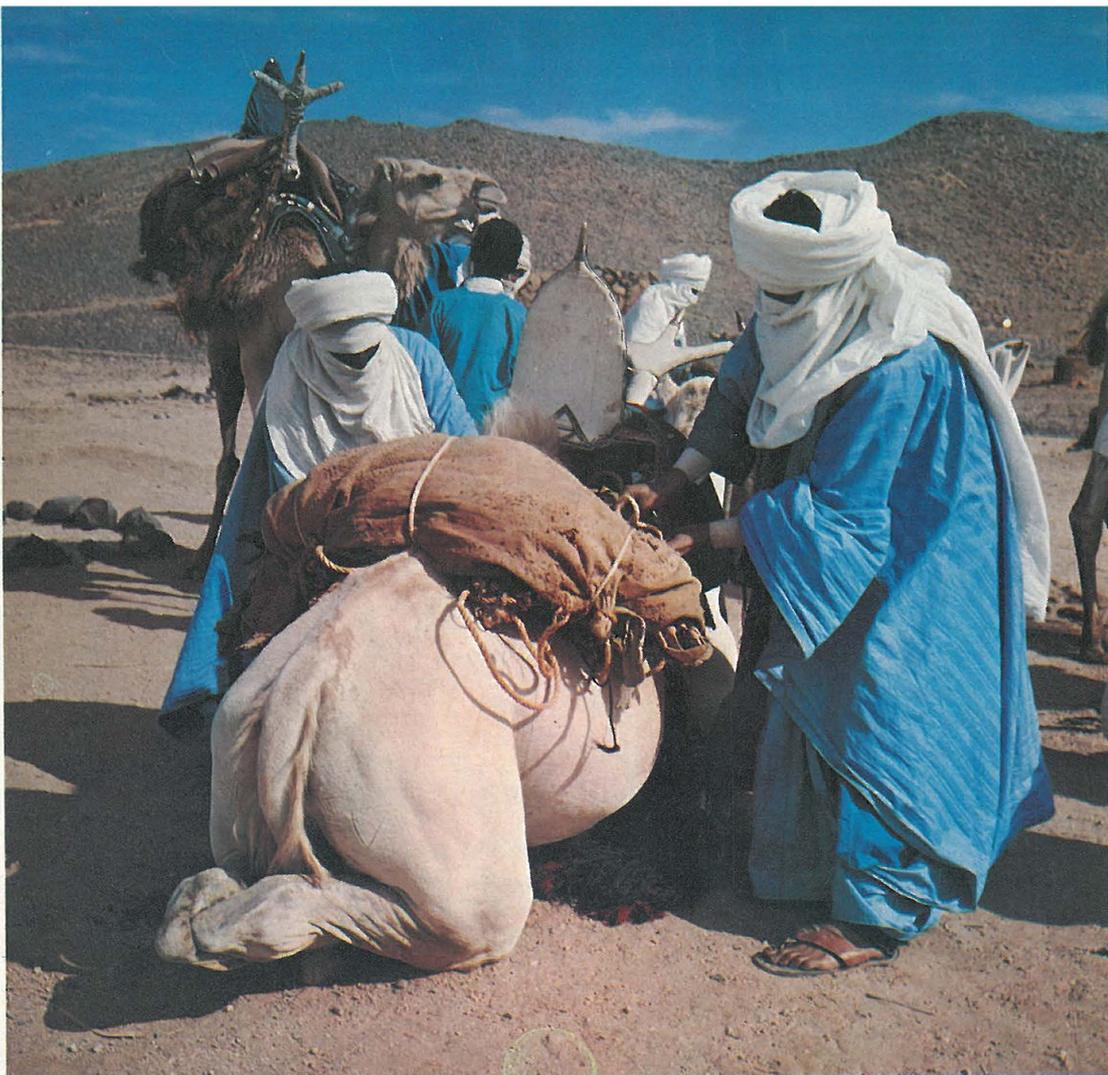
La préparation d'une caravane est longue. Avant de se mettre en route, il faut aller rechercher les chameaux à travers la veille, qui ont parfois parcouru plusieurs kilomètres pendant la nuit pour trouver leur rare paturage.

Revenus au campement avec les bêtes, les hommes doivent à présent les charger et les sceller.

Sous un soleil de feu, ces préparatifs demandent une grande dépense d'énergie et vous épuisent.

Lorsque tout est fin prêt, on fait relever les chameaux, et on les dispose en file indienne.

Il est de coutume, au moment du départ, que tous les habitants du campement vous escortent pendant quelques centaines de mètres, le temps de vous souhaiter bonne route, d'écarter de votre chemin les mauvais génies, et qu'Allah vous protège.



La préparation de la moto est plus simple. Il suffit de vérifier les pièces essentielles, le niveau d'huile, calculer la consommation d'essence nécessaire pour atteindre le prochain objectif, charger le minimum de matériel indispensable en cas de pépin, l'eau et les vivres.

Disposant d'un poids très limité pour mes vivres, j'ai adopté la nourriture du targui lors de son voyage caravanier :

une livre de thé vert, un pain de sucre de deux kilos, de la farine pour la fabrication de la tagella, quelques dattes sèches, et des carrés de fromage de chèvres durcis au soleil, pour sa conservation.

Comparant l'efficacité de la moto à celle de leur chameau, les touaregs l'avait surnommée : le chameau mécanique.



maigres légumes. Ils vous invitent, en général, à boire du thé vert, très sucré, qui est extrêmement désaltérant. Ensuite, ils vous font comprendre, qu'ils ont mal aux yeux, ou à la tête. La meilleure manière de les remercier, est de les soigner. Beaucoup ont du trachome, qui se transmet par les mouches qui pullulent là-bas. Beaucoup, ont de vilaines plaies au pied, marchant souvent pieds-nus, ils se blessent sur les cailloux. N'ayant aucun médicaments pour désinfecter les plaies, elles s'infectent. J'ai souvent passé de longues heures, à rouvrir des plaies, remplies de sable et de pus, à de jeunes enfants, qui avaient un courage exemplaire. La mère, en guise de remerciements, m'offrait une paire de nails, ou un petit sac à kohl, de sa fabrication.

Je ne suis plus qu'à cent cinquante kilomètres de Tamanrasset, lorsqu'un jerrican d'essence s'éventre sans doute à cause des vibrations et de la forte chaleur. Il ne me reste plus que dix litres de carburant, pour faire le parcours. Il faut donc économiser au maximum, rouler à un régime, ou le moteur ne puisse ni forcer, ni s'emballer. Je continue doucement, mais hélas, à quinze kilomètres de Tamanrasset, c'est la panne sèche. Je suis découragé; j'ai souffert pendant trois jours sous un soleil de plomb, presque rien bu et rien mangé, et je me trouve si près du but, avec un réservoir vide. Les heures passent. La nuit commence à tomber, lorsqu'une Land-Rover se dirige vers moi. On me dépanne et c'est à huit heures du soir que j'entre dans Tamanrasset, crevé et couvert de poussière.

TAMANRASSET, LA FIN D'UN VOYAGE, LE DEBUT D'UNE AUTRE VIE

Tamanrasset est assez décevant. Une rue goudronnée traverse le village, bordé de quelques magasins, un petit marché assez pittoresque, où les cultivateurs viennent y vendre les légumes et fruits de leur jardin, un hôtel, une poste, une banque et une caserne.

J'ai la chance de rencontrer à la terrasse d'un petit café, un touareg qui est vite devenu un ami précieux. Il me montre sur ma carte au 250 000e les pistes chamelières à parcourir, pour entrer en contact avec des tribus vivant à l'écart de toute pénétration du monde moderne. Seule ma moto va me permettre de réaliser mon rêve : vivre une civilisation lointaine.

Comment la moto s'est-elle comportée.

Beaucoup de personnes m'ont demandé pourquoi j'avais choisi la 250 DT 2 Yamaha. Je leur répondais tout simplement que j'avais préféré m'embarquer avec une machine robuste, qui était en mesure de supporter de telles difficultés, plutôt qu'une 360 qui aurait consommé plus de carburant, ou la 125 trop fragile.

Pourquoi une moto 2 temps?

Une 2 temps plutôt qu'une 4 temps, parce que je voulais une moto simple sans complications de soupapes. Le moteur 2 temps est fragile par sa pompe à huile qui peut se dérégler entraînant un serrage du moteur. Pour cela, il suffit de supprimer la pompe à huile et de rouler avec du mélange 2 temps.

Avant chaque grande étape, je démontais entièrement mon moteur pour vérifier son état. Je ne voulais pas courir le risque de tomber en panne en plein milieu du désert, à des centaines de kilomètres d'une piste fréquentée. De même, pour éviter toute souffrance à la machine, tous les trois quarts d'heure de route je m'arrêtais pour la laisser respirer, vérifiais tous ses points critiques et graissais sa chaîne.

A mon retour, j'ai constaté que ma moto avait assez bien enduré cette longue épreuve.

Seul l'axe de la fourche arrière avait pris du jeu,

quand à la fourche avant, elle a très vite perdu sa souplesse d'amortisseurs sur la tôle ondulée.

Préparation d'une moto de série.

La difficulté majeure de la descente d'In-Salah à Tamanrasset par la piste était le ravitaillement en carburant. Il me fallait prévoir une autonomie d'essence pour 700 kilomètres de tout terrain, avec en plus une réserve d'eau et de vivres pour trois jours, ainsi que les pièces de rechange indispensables au bon fonctionnement de ma compagne.

Dès le début, je pressentais le danger de rouler avec une moto trop chargée. Pour y remédier, je décidais de supprimer tout ce qui était inutile

- compte tours,
 - garde boue avant et arrière,
 - klaxon,
 - phare avant, feu arrière, clignotants,
 - tous les faisceaux électriques y compris le contacteur de démarrage,
 - tous les enjoliveurs.
- N'ayant plus aucun faisceau électrique, j'éliminais tous risques de court circuit, causant en général bien des ennuis aux motards. J'avais ainsi soulagé mon véhicule d'un poids de 20 kilos, le rendant le plus fonctionnel possible.*

Matériel emmené sur la moto. Essence.

6 jerricans Aubry de 7 litres

maximum + 10 litres de réservoir + un cubitenaire de 6 litres, en tout 58 litres.

Huile

4 bidons Redex 2 temps de 2 litres + un bidon Redex grand prix pour la boîte + 2 boîtes d'huile superlubrifiante Wimms (additif boîte).

Pneumatique

5 boîtes de rustines + 2 démonte-pneus + une pompe à main BMW + 4 emplâtres pour pneus.

Pièces de rechange

*1 rupteur.
1 jeu de vis platinées.
1 jeu de câblage.
6 bougies température 280, marque Beru et Marchal.
1 chaîne Renold + 2 attaches rapides.*

Matériel divers.

*6 sandows.
1 lampe tempête à pétrole.
1 pharmacie : vaccin anti-vipérique, pierre noire contre les morsures venimeuses, nivaquine, intetrix, gouttes ophtalmiques, penicilline générale en cachet.
1 miroir de signalisation de détresse.
1 duvet de haute montagne.
2 appareils de photos Rollei-flex 6 x 6, 50 pellicules couleur et 50 noires.
1 guerba pour l'eau.
10 cartes I.G.N. au 250 000e.
1 permis international, la carte verte d'assurance multinationale n'étant pas valable en Algérie il faut prendre une assurance aux douanes.
1 passeport, ainsi que le certificat de vaccination anti-variolique, et anti-cholérique.*



AVENTURE

Le tagelmoust est un chèche en tissu bleu indigo, dont les touaregs se drapent la tête. Le produit de teinture légèrement gras lui confère plusieurs propriétés. C'est tout d'abord un désinfectant pour la peau du targui qui ne se lavant pratiquement jamais, a besoin d'une protection contre les microbes, mais cela permet aussi d'éloigner les mouches qui pullulent, car elles n'aiment pas cette couleur. En enroulant le chèche autour de sa tête, le targui place au-dessus de son front, soit sa réserve de thé vert, enroulée dans un sac de toile, soit des gri-gris

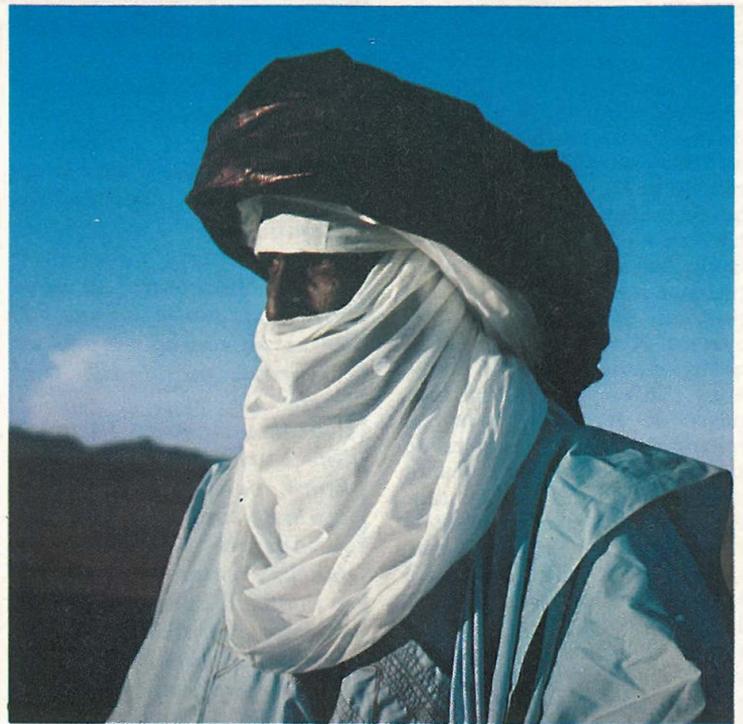
destinés à éloigner les mauvais esprits. Il en résulte une boursoufflure qui, recouverte de plusieurs tours de tissu, forme une visière d'une dizaine de centimètres au-dessus du front et protège ainsi ses yeux des rayons ardents du soleil.

En ce qui me concerne, je mettais six épaisseurs de tissu de mon tagelmoust au niveau du nez et de la bouche, ce qui me permettait de garder une certaine humidité provoquée par la respiration, m'évitait la déshydratation et me permettait de réduire ma consommation d'eau jusqu'à un litre par jour.

Après avoir appris quelques mots de Tamachek, et leurs principales coutumes, je pars pour ma première randonnée, pas trop dure pour une première expérience. Je décide d'aller à Assileskine, en remontant dans l'oued Outoul. C'est extraordinaire de se ballader librement dans le lit d'un oued. Une fine croûte recouvre le sable mou, et il faut passer assez vite pour ne pas enfoncer cette mince couche. A bien des endroits, il faut descendre de la moto, la décharger, passer des obstacles, recharger, et continuer.

Quand on arrive en vue d'un

campement, le suspense commence. La tradition veut que l'on se nettoie, que l'on mette une gandoura propre, et que l'on se drape un beau chèche sur la tête. Après quoi on peut avancer jusqu'à une centaine de mètres du campement. Là, comme les caravanes, on décharge sa monture, et on prépare un feu pour se faire un thé, en attendant que le chef du village vous invite à pénétrer dans son royaume. L'attente peut être longue, parfois personne ne vient vous chercher ; c'est que l'on a pas envie de vous voir, il ne vous reste plus qu'à repartir. Mais la curiosité de ces



gens-là est plus forte que tout, une seule fois je suis reparti sans succès.

Quand le chef vient vous chercher, il vous accueille avec des paroles de bienvenue, vous demande si vous vous portez bien, si toute votre famille se porte bien, si les nouvelles que vous apportez sont bonnes. Puis il vous fait comprendre que vous êtes son invité, que vous pouvez aller où bon vous semble, dans toutes les tentes. Une femme vous apporte un plein bol de lait de chèvre caillé, et en quelques minutes tout le village vous entoure en vous assaillant de Salam-Alekhoum. Ils sont émerveillés devant cette bête inconnue à deux pattes seulement, qui a pu arriver jusqu'à eux, et tellement plus vite qu'un chameau!!

Le beurre de chèvres tient une place très importante dans l'alimentation touaregue.

Dès que la traite des chèvres est terminée, l'ancienne esclave noire remplit une guerba (peau de chèvre) de lait, puis la remue d'un mouvement pendulaire pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'elle obtienne une pâte liquide très grasse de couleur jaunâtre. Ce beurre fondu se conserve ensuite pendant un mois dans une calabasse.

Un régime matriarcal.

La femme joue un rôle très important dans la famille touarègue. C'est elle qui transmet le titre de noblesse à ses enfants, ainsi que le nom. Elle leur apprend à lire et à écrire le tifinar, leur transmet toutes les coutumes ancestrales à travers de vieilles poésies.

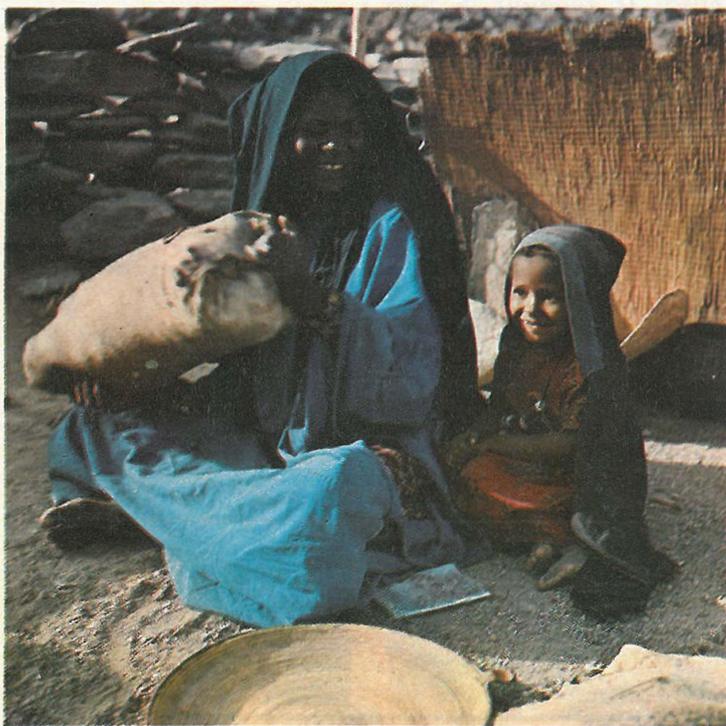
L'homme n'intervient que très peu, cela se comprend : s'absentant pendant des mois et des mois lors de leurs caravanes, la femme reste seul au campement, devant faire vivre le reste de sa famille.

Un campement est constitué de trois ou quatre familles, vivant chacune sous une tente. Leur seule ressource est un troupeau de chèvres, dont elles tirent tous leurs moyens d'existence.

Le lait est indispensable à leur ration alimentaire, elles en font du lait caillé, du fromage et du beurre. La viande est servie lors des fêtes, avec le couscous.

Les peaux de chèvres tannées servent à différentes fabrications : telle que chaussures, sacs à vêtements, selles de chameaux, guerba, et tente. Les poils sont utilisés à la confection de cordages, et au tissage de couvertures.

Ce sont les travaux journaliers d'une femme touarègue.



Là où le chameau crève, la moto passe.

Sur les pistes chamelières, il n'est pas rare de découvrir au détour d'un amas de pierres une carcasse d'animal se desséchant au soleil ; des chameaux, qui, ayant fournis un effort trop rude n'ont pu atteindre le point d'eau.

Un chameau peut parcourir une distance de 500 kilomètres sans se nourrir et sans boire, ce qui l'oblige à vivre dix jours sur ses réserves. La résistance de l'animal est donc conditionnée par cette réserve. Elle est stockée sous forme de graisse se situant sur le dessus de la colonne vertébrale, entre les deux omoplates. Cette graisse forme une petite boursouflure.

Quand les chameaux reviennent d'une longue caravane, la réserve de graisse s'est tarie. Les touaregs envoient alors l'animal se « refaire la bosse » dans les herbages des environs de Gardaia.

La moto, à condition d'être bien préparée et soigneusement entretenue, possède une « résistance » plus grande, et permet de couvrir une même distance en un temps beaucoup plus court.

Le chef me fait signe de le suivre jusqu'à sa tente. On entre dans une toute petite cour arrondie, délimitée par un muret de pierres entassées les unes sur les autres, d'un mètre de hauteur, qui sert à la fois de salle à manger, de cuisine, de salle de travail. Un mortier en pierre pour moudre le blé, un pilon pour broyer le mil ou les tomates séchées, et plusieurs outres en peau de chèvre, accrochées à des pieux de bois. L'ouverture principale de la tente donne sur cette courette. La tente abrite la batterie de cuisine, des grands sacs de cuir, des selles de chameau, des coffres de bois fermés par d'énormes cadenas, des armes : tels que, poignards, takouba, et fusil. Le sol est recouvert de nattes et de tapis, sur lesquels on se couche le soir. Il faut rester au moins une semaine dans un campement touareg, pour pouvoir se faire adopter et jouir pleinement de leur vie simple et sage. Chaque chose reprend un sens réel, chaque bouchée de nourriture est appréciée à sa juste valeur, chaque goutte d'eau est précieusement employée, chaque jour



apporte son fardeau de misères et de souffrances à ce peuple qui lutte pour survivre et pour rester libre.

LES ENTRAILLES DU HOGGAR

Après plusieurs randonnées dans des tribus séjournant dans un rayon de trois cents kilomètres autour de Tamanrasset, je me sens mûr pour gravir à moto le plateau de l'Asekrem à 2800 mètres d'altitude. C'est là que le Père de Foucault construisit son deuxième ermitage.

Parti de très bonne heure de Tamanrasset, j'arrive juste avant le coucher du soleil au refuge;

soit treize heures de route pour couvrir les quatre-vingt-trois kilomètres! je n'ai jamais pu passer la seconde, tant les pistes chamelières sont mauvaises. A la fin j'ai eu beaucoup de mal, la moto ne montait plus. J'avais pourtant changé les gicleurs, mais ce n'était pas suffisant. Le lendemain matin à six heures, le frère Jean-Marie me réveille pour assister à la messe. Je pénètre dans la minuscule chapelle de l'ermitage; 1,80 m de large et 3 m de longueur. Il y règne une atmosphère merveilleuse qui me plonge dans un recueillement inouï. L'homme a des facultés d'adap-

tation remarquables. En quelques semaines, je me suis mis au rythme des seigneurs du désert, leurs coutumes n'ont plus de secrets pour moi; je mange comme eux, je m'habille comme eux, je me soigne avec toutes leurs herbes magiques, je comprends enfin la signification du verbe : vivre.

Il y a dans le Hoggar, deux types de pistes : celles empruntées par les véhicules quatre roues formant un réseau réduit, et celles empruntées par les caravanes qui sillonnent des milliers de kilomètres. La moto était donc l'engin idéal pour parcourir ces pistes d'une largeur de cinquante centimètres, fréquentées uniquement par des touaregs. J'ai pu ainsi pénétrer dans le cœur du fabuleux Hoggar et découvrir des campements isolés, où les tribus mènent une vie hors de notre civilisation, en conservant leurs costumes ancestraux.

